

Pulsions d'agression et faillites symboliques

À chaque siècle de son histoire, l'humanité connaît d'innombrables meurtres collectifs ou individuels : guerres, carnages, massacres et tortures légitimés par l'idéologie en cours, passages à l'acte desdits « forcenés », qui donneront à penser ce qu'il en est de leur responsabilité, de leur liberté, de leur « folie », de leur rapport à la loi : proches de nous, P. Rivière, V. Nozière, les sœurs Papin, le caporal Lortie et tant d'autres, plus ou moins oubliés.

Depuis l'invention de la psychanalyse, certains commencent de s'apercevoir à quels bois meurtriers se chauffent les désirs inconscients de chacun d'entre nous. Ainsi Freud peut-il écrire : « Nous ne sommes qu'une bande d'assassins [...] Notre inconscient tue même pour des détails [...] Nous supprimons journallement et à toute heure du jour, tous ceux qui se trouvent sur notre chemin, qui nous ont offensés ou lésés [...] La manière dont est formulée la prohibition *tu ne tueras point*, est de nature à nous donner la certitude que nous descendons d'une série infiniment longue de générations de meurtriers qui, comme nous-mêmes peut-être, avaient la passion du meurtre dans le sang¹. »

Rappelons que Freud a construit la pulsion de destruction — dite aussi pulsion d'agression — comme le devenir visible, parce que tournée vers le monde extérieur, de cette pulsion qu'il a enfin nommée dans *Jenseits, pulsion de mort*, elle, présentée comme une disposition autonome, primitive, comme une « aspiration » à la mort opérant de manière souterraine et silencieuse dans l'intimité de l'être vivant, menacé de retour à l'inorganique, à la dissolution. Les forces de vie, « d'agréations d'unités » s'opposeront à ce travail de la mort, en s'y conjuguant, par une sorte de « coup de force ». Ainsi s'exprime Freud en 1924 : « Ce ne peut être que la pulsion de vie, la libido qui, de cette façon, a obtenu *par la force* de participer à côté de la pulsion de mort, à la régulation de processus vitaux². » Ce « coup de force » de la vie nous fait penser à cette déclaration de Schnitzler : « Il n'y a pas de monde englouti, la vie *s'abat* sur nous. » Ainsi la vie force-t-elle la mort à ne pas régner seule : elle s'inscrit comme un événement incontournable avec lequel, la mort, à l'intérieur même de celui qu'on appelle « le vivant », se devra de compter.

Dans *Malaise dans la civilisation*, Freud nous explique que « l'homme civilisé » ne peut contribuer au développement civilisateur que dans un « renoncement à ses pulsions ». Mais, écrit-il dès 1908, « tout connaisseur de la

¹ S. Freud, « Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort », in *Essais de psychanalyse*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1963.

² S. Freud, « Le problème économique du masochisme », in *Névrose, Psychose et Perversion*, Paris, Puf, 1973.

vie psychique de l'homme sait qu'il n'est guère de chose plus difficile à celui-ci que le renoncement à une jouissance déjà éprouvée. À vrai dire, nous ne savons renoncer à rien, nous ne savons qu'échanger une chose contre une autre. Ce qui paraît être renoncement n'est en réalité que formation substitutive³ ».

Reste que dans ses « Considérations », Freud ne contestait pas la force et l'importance des tendances morales de l'humanité : « elles constituent — à un degré malheureusement très variable — le patrimoine héréditaire des hommes d'aujourd'hui. »

Reste aussi que d'ordinaire, cette part de la psyché, en nous inaccessible — baptisée *inconscient* — « se contente de penser la mort et de la souhaiter, sans la réaliser » : la mise en scène du rêve, tout le travail qu'elle convoque, donnent en effet au désir inconscient, à ses contenus articulés dans un montage d'images et de mots, comme à l'investissement pulsionnel de ses motions, l'occasion déguisée — c'est-à-dire tolérable pour la conscience — d'une réalisation purement psychique.

Ce n'est pas ce qui se passe, aujourd'hui, tout particulièrement chez les très jeunes adolescents qui assassinent — lacèrent de coups de couteau, brûlent, violent... — des filles, la plupart du temps, mais aussi des copains. Loin de confier à quelque rêve la réalisation de leurs vœux (de mort), ou de pouvoir constituer de quoi soutenir lesdites « formations substitutives », ces jeunes se trouvent en proie à des actes dont, souvent, la cause leur reste obscure : ils ne peuvent même pas expliquer pourquoi ils ont fait cela.

C'est aussi bien l'exemplaire réponse du lycéen qui a tué une amie : « Mais elle est morte ! » dit le policier de service. Alors l'adolescent, du tac au tac et l'air indifférent : « Il n'y a qu'à rembobiner la bobine ! » Cette phrase fut bel et bien énoncée. Elle nous dit : « Au fond, tout ça n'est qu'un film, on peut revenir au début. »

Ce n'est point le « ce n'est qu'un rêve » de la *Traumdeutung*, c'est autre chose qui signe quelque forclusion en cours de la tiercéité propre à l'efficace symbolique. Les images du film fonctionnent en effet ici à l'antipode de celles d'un rêve : loin d'être articulés par un désir qui cherche son accomplissement par les voies du travail du rêve, et non dans un acte visant un objet dans le monde extérieur, des torrents d'images sont assenés par les films, en sorte qu'au lieu d'inhiber l'acte, elles l'induisent à ce point que celui qui a commis l'acte meurtrier peut demeurer prisonnier de ces images, et des scènes qu'elles organisent dans le film.

En outre, on dirait qu'après l'acte, il n'y a pas le surgissement immédiat de quelque bribe de réveil, quelque retour à cette réalité dont la psychanalyse nous a appris que le fantasme y plante toujours son écran.

³ S. Freud, « La création littéraire et le rêve éveillé », in *Essais de psychanalyse appliquée*, Paris, Gallimard, NRF, collection Les Essais, 1933.

Posons d'entrée de jeu qu'aujourd'hui, ce qui est en faillite —transitoire — dans les voies de la symbolisation, se trouve relayé par un excès d'images imposées : ce sont elles qui commandent *sans détour* aux impératifs d'une jouissance pulsionnelle qui ne tombe pas, qui ne peut en rien se perdre pour causer le désir : pas d'autre exutoire pour cette jouissance, que la décharge des pulsions sur les « objets » du monde extérieur.

Cela n'empêche pas quelque calcul nécessaire à l'accomplissement de l'acte. On peut mettre dans sa poche un couteau et téléphoner à une copine à qui on propose un rendez-vous : puis on la poignarde. De même, on achètera un fusil chez Décathlon, ensuite, l'air de rien on se balade dans un square, parmi les promeneurs, avant de les viser. On écrit son journal, des lettres à sa mère puis on abat neuf personnes à la mairie de Nanterre. Dans les jours qui suivent, on se balance par la fenêtre, au nez et à la barbe des policiers marris.

Le passage à l'acte meurtrier se trouve, en effet, de manière significative — c'est-à-dire plus que fréquemment — suivi d'un suicide. Meurtre et/ou suicide, on pourrait penser en première approximation qu'ils font obstacle à toute subjectivation, alors qu'ils la signent, en la réalisant, dans le réel déchaîné par l'acte. Aujourd'hui, beaucoup refusent la division qu'implique la parole d'un sujet historisé, inscrit au champ de l'Autre. On convoque aveuglément le réel, on tue, et on se tue, pour « se sentir enfin exister », pour éprouver « une fois dans ma vie, un orgasme, le sentiment de puissance d'être quelqu'un... », comme l'écrivait à sa mère Richard Durn, avant la tuerie. C'est qu'en vérité, s'exprime par là « une limite de la fonction historique du sujet », en même temps que « la particularité immédiate du désir reconquérant sa forme ineffable, retrouve dans la dénégation un triomphe dernier ». Dans la foulée, Lacan, tournant autour du suicide comme acte, utilise plusieurs fois le signifiant « affirmation » : « Affirmation désespérée de la vie qui est la forme la plus pure où nous reconnaissons l'instinct de mort. » À quoi s'ajoute immédiatement un dire que non. « Le sujet dit : « Non ! à ce jeu de furet de l'intersubjectivité où le désir ne se fait reconnaître un moment que pour se perdre dans un vouloir qui est vouloir de l'autre. Patiemment, il soustrait sa vie précaire aux moutonnantes agrégations de l'Eros du symbole pour *l'affirmer* enfin dans une malédiction sans parole⁴. »

On peut dès lors saisir que les « sorties de scène » des innombrables passages à l'acte, si fréquents aujourd'hui chez les adolescents du monde occidental — tout spécialement ceux des États-Unis — constituent autant de refus, de réponses symptomatiques au « vouloir » d'un fonctionnement social où la dictature du commerce, de la rentabilité monétaire et l'efficace à tout rompre du discours de la science, transforme chacun en individu-objet, qu'il soit inclus dans la consommation, ou qu'il en soit féroce exclu.

⁴ J. Lacan, « Fonction et Champ de la Parole et du Langage », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 317 *sq.*

C'est dans ce contexte que l'inégalité croissante va de pair avec une uniformisation de type mondial. « Non à l'uniformité ! » scandaient des rappeurs : « Nous vivons dans un ghetto de béton et de murs qui s'enchaînent. Blindés de bedeaux, bédouins des bidonvilles, mon désert est bétonné ! » Ceux-là trouvent des mots, un style pour le dire. Dans la perte généralisée des mots dont les jeunes sont frappés, les rappeurs font figure d'idoles : eux, parviennent à pratiquer l'échange des buts et des objets de la pulsion. Ils se sont au moins inventé une « formation substitutive » dont on peut penser qu'elle fait partie de ces « dispositifs de contaminations plus que d'affrontements » dont nous parle Françoise Collin à propos de la révolution des sexes et du genre⁵.

Il s'agit en effet de saisir ce qui dans notre temps se cherche et n'est encore qu'en gésine pour autant que la difficile fin d'un monde ne signe pas la fin du monde⁶.

Qu'en est-il aujourd'hui de ce qu'il faut encore appeler liberté ? « Je ne mérite pas de vivre mais je dois crever au moins en me sentant libre et en prenant mon pied. C'est pour cela que je dois tuer des gens. » Cette phrase écrite par Richard Durn signe de manière exemplaire à quel point la vie humaine ne trouve plus aujourd'hui la mesure de sa liberté que dans un passage à la limite, où une mort — gratuitement infligée — apparaît comme la seule matérialisation de cette liberté.

Ainsi Lacan écrit-il dans « Kant avec Sade » : « C'est la liberté de désirer qui est un facteur nouveau, non pas d'inspirer une révolution, c'est toujours pour un désir qu'on lutte et qu'on meurt, mais de ce que cette révolution veuille que sa lutte soit pour la liberté du désir. »

⁵ F. Collin, « Différence/Indifférence des sexes », in *Actuel Marx*, n° 30, « Les Rapports sociaux de sexe », Paris, Puf, 2001. « La révolution des sexes [...] est une révolution d'occupation de terrains, non par une opposition frontale mais par incursions de guérillas, aux effets toujours partiellement imprévisibles. [...] Elles ne comportent aucune voie royale, aucune clef qui ouvre tout. [...] (p. 198). »

⁶ Fin du règne des « grands récits » (Lyotard) qui fournissaient des repères symboliques efficaces. Avec ses soubresauts, l'agonie en cours du patriarcat, légitimant l'autorité symbolique du père comme représentant de la loi s'accompagne d'une perte des relais produits par le discours de la religion chrétienne, ancré dans le commandement de l'amour du prochain. Il ne s'agit pas de regretter un instant le « sceptre et l'encensoir » (Lacan) avec leur cortège d'aliénations monstrueuses, mais de prendre la mesure de la crise engendrée par leur disparition en cours. Quoi se décompose et quoi se recompose dans un monde marqué par le discours de la science et des techniques ? Effacement de la place de l'impossible, perte du sens commun (depuis la calculette, on ne sait plus calculer...), règne des énoncés de type scientifique qui ne semblent plus rien devoir à leur énonciation, survalorisation de l'efficacité en termes binaires (ça marche ou ça marche pas), on trouve le recensement largement commenté de ces traits et de bien d'autres dans le beau livre de Jean-Pierre Lebrun, *Un monde sans limites*, Ramonville Saint-Agne, Érès, coll. Point hors ligne, 1997.

C'est ce que l'œuvre de Schnitzler, ce très grand écrivain, va pour part nous montrer, dans un ensemble de récits, de nouvelles, de romans, dont l'artifice, propre à l'art, sait, selon Schnitzler, « polir les surfaces rugueuses de la réalité jusqu'à ce qu'elles reflètent l'infini, de l'empyrée jusqu'aux profondeurs de l'enfer » : s'y enlacent le particulier d'un destin et le collectif d'une culture, à un moment de son histoire.

Le texte de Jacques Le Rider nous emmène en effet au cœur de ce qu'il convient d'appeler *une mise en fiction de la pulsion de mort* : entre rêve et réveil, monologues et dialogues, les personnages schnitzleriens, en quête d'amour et de sexe, souffrent, tuent, se tuent, rêvent de tuer, rencontrent la mort à tous les tournants, envoient leur dernière lettre, jouent leurs dernières cartes. L'immense tentative de vivre, parfois gagne, parfois s'accomplit dans un naufrage également immense, qui apparaît en fin de compte comme l'effet actuel de la faillite économique, symbolique et morale d'un groupe humain, après la Première Guerre mondiale : miroir construit d'un monde constamment dénoncé, soumis par l'œuvre d'art à un « polissage acharné », champ de bataille où les personnages se battent et se débattent.

Ils se battent parfois avec l'énergie du désespoir, pour sauver leur désir aux prises avec le vouloir de l'autre : ainsi *Mademoiselle Else*, cette nouvelle fameuse, où l'héroïne refuse son exploitation par un père qui, menacé de prison pour dettes, veut la prostituer à quelque vieillard argenté. Le refus d'Else va jusqu'à risquer sa propre vie dans un suicide dont le récit ne nous dit pas s'il réussit ou rate son coup. On est en tout cas dans la dénonciation d'un monde qui s'effondre, à travers des situations singulières qui font métaphores pour cet effondrement : le risque pris de mourir donne son poids au combat périlleux pour passer à un autre monde.

Pour accomplir ce qu'il est convenu d'appeler une « transgression des normes en cours », Schnitzler fonde, de manière insistante, la fiction qu'il bâtit, sur le principe d'une incertitude entre rêve et réveil. Cette vacillation constante devrait en principe produire des effets de fantastique se propageant jusqu'au lecteur : je dis « en principe » car Jacques Le Rider nous rapporte dans son texte l'insatisfaction de Freud sur ce point précis⁷.

La *Traumnovelle* est l'exemple type d'une construction où le rêve d'Albertine mettant en scène ses désirs hors mariage et une haine de son mari, semble s'opposer aux orgies que celui-ci paraît s'offrir dans la réalité. Par quoi se connoterait la différence des sexes, prise dans la tradition patriarcale, quant à la réalisation des désirs sexuels : côté femme, on transgresse en rêve, côté homme, on agit ses fantasmes dans la réalité. Mais les choses sont infiniment plus complexes chez Schnitzler, car en fait tout le texte est monté de telle manière

⁷ Laissons au texte de J. Le Rider le soin de nous montrer à quel point le rêve utilisé par Schnitzler dans ses fictions est lui-même un rêve fictif, différent du rêve freudien, en ceci que le désir en jeu n'y est pas présenté comme désir inconscient tramé et refoulé dans l'enfance, mais désir produit par les impératifs — et les avatars traumatiques — d'une situation actuelle.

qu'il pourrait laisser croire que *cette réalité-là*, donnant place aux divertissements et jouissances du sexe, *est un rêve*.

Dans la *Traumnovelle*, il est écrit qu'on ne sait pas « si on avait vécu quelque chose ou si on l'avait seulement rêvé ». Pour faire accepter sa nuit d'orgie, Fridolin décide de la présenter à sa femme, dans un premier temps « comme si c'était un rêve ». Il la réveille en l'appelant de son prénom, et quand elle finit par ouvrir les yeux, elle ne le reconnaît pas. Pendant quelques instants il y a de l'épouvante dans l'air : moment d'horreur où du réel passe entre le rêve du sommeil et celui de la veille — puisque dans la réalité tissée par nos fantasmes on continue de rêver —, moment privilégié où il y a rencontre du réel, mais, comme le dit Lacan, c'est une rencontre nécessairement manquée. Si elle était réussie, il n'y aurait plus ni langage, ni possibilité de sens dans le non-sens, on ne pourrait plus rêver qu'il y a un rapport sexuel, on ne pourrait plus rêver de la mort en la masquant, ni non plus en exprimer « le désir profond ».

C'est là le lieu fondamental — entre rêve et sommeil, rencontre manquée avec le réel — dans lequel circulent les personnages que Schnitzler, selon son désir à lui, invente et donne à notre lecture.

En vérité, nous sommes emportés dans ce champ dont Lacan confiait à Catherine Millot en 1974 « qu'on ne s'y réveille jamais tout à fait » et que « même dans le réveil absolu, il y a encore une part de rêve qui est justement de rêve de réveil. [...] La vie est quelque chose de tout à fait impossible qui peut rêver de réveil absolu ». L'aspiration « à une totale et pleine conscience » est une aspiration à la mort : elle donne à « l'homme » — parce qu'il habite le langage, et se trouve donc soumis à l'articulation signifiante — ce « privilège » de pouvoir s'imaginer comme déjà mort. C'est ainsi que dès 1953, Lacan lit la pulsion de mort freudienne, qu'il nomme pour sa part « instinct de mort ». La vie se dessine comme étant parvenue à son terme, c'est-à-dire « au point où elle retourne à la mort ». On pose un regard sur ce que fut « ma vie », on la voit comme achevée, comme perdue. On l'aperçoit dans sa totalité. L'instinct de mort lacanien exprime la possibilité du sujet de se porter à la limite de son histoire.

C'est par ce point-limite que sont hantés les personnages de Schnitzler : dans leurs monologues ou dans leurs rencontres, ils épellent leur vie, ils l'aperçoivent dans ce qu'elle a d'accompli, de raté, d'étrange. Mais aussi, à cette limite, si souvent fréquentée, ils peuvent ne pas être fixés : tel le sous-lieutenant Gustel qui se remet à apprécier la vie et la lumière, après un long périple mortifère, où il pensait devoir passer de vie à trépas, pour sauver son honneur. Lorsqu'il apprend que l'homme dont il a grande honte de ne pas avoir relevé le défi est mort, il s'écrie : « Je crois que de ma vie, je n'ai jamais été aussi heureux [...] tout m'appartient à nouveau ! »

Peut-être nous est-il loisible de rattacher à cette joie d'un Gustel, la phrase adressée à ses amis, au restaurant, par Schnitzler lui-même, la veille de sa mort, alors qu'il avait perdu celle qu'il chérissait plus que tout, sa fille, suicidée :

« La vie est malgré tout belle et intéressante ; quand je songe aux douces heures passées, je voudrais bien vivre une seconde fois. »